

## La ville dont la cape est rouge

*Rencontre entre Cécile Oumbani et Asli Erdogan*

*Asli Erdogan arrive à la terrasse du Sélect où j'ai rendez-vous avec elle. Jeune femme d'allure fragile, son regard très bleu est intense, à la fois tourné vers ce qui l'entoure et ce qui la préoccupe, loin au fond d'elle-même. La version française de son roman flamboyant, « La ville dont la cape est rouge » a été publiée chez Actes-Sud il y a quelques mois. C'est le premier livre paru en France de cette écrivaine qui est considérée en Turquie comme l'une des voix de la nouvelle littérature turque. Asli est aussi journaliste et s'est penchée sur toutes sortes de questions qu'il n'était pas facile d'aborder sans se mettre en danger. Elle l'a fait avec courage et détermination, notamment lors de grèves de la faim dans des prisons turques. En ce mardi de janvier 2004 où nous nous retrouvons, elle évoque les problèmes du monde, les récents attentats d'Istanbul, dont le fracas résonna jusque dans son appartement. Puis elle se tait, pensive, évoque l'effroi de son chat, me raconte comment elle le trouva dans un vieux cimetière ottoman de la ville. Et se remet à parler du désert, tel qu'elle le découvrit lors d'un voyage en Égypte. Le temps passe trop vite et je voudrais revoir Asli, l'écouter parler de tout et de rien et me rappeler, oui, me rappeler ce qu'elle m'a dit comme ce qu'elle n'a pas dit.*

## Etre écrivain, c'est être un « Je »

Cécile Oumhani : *Vous vous consacrez entièrement à l'écriture ?*

J'ai passé un master de Physique et j'ai ensuite travaillé à Genève pendant trois ans, avant de commencer un doctorat que j'ai ensuite abandonné. En fait, je ne sais pas vraiment pourquoi j'ai laissé tomber. Je venais de publier mon premier livre et je voulais me consacrer à l'écriture. Curieusement quand j'étais enfant, je n'ai jamais voulu devenir écrivaine. A l'époque j'avais envie d'être scientifique. J'ai publié un poème quand j'avais dix ans et on m'a alors dit que j'avais beaucoup de talent. J'ai lu énormément. J'étais enfant unique et j'ai lu des milliers de livres. J'ai fait une dépression à l'âge de vingt-deux ans et je suis passée par une phase très difficile. C'est à ce moment-là que je me suis mise à écrire ma première nouvelle, sans avoir encore l'ambition de devenir écrivaine...

*Quels écrivains vous ont marquée ?*

Des auteurs français, russes, anglais et turcs... J'ai découvert Dostoïevski et Kafka quand j'avais dix-sept ans. Je me suis beaucoup intéressée à Flaubert, Gogol, Tchekhov et Faulkner. J'ai fait mes études dans une école américaine et cela a sans doute contribué à me donner cette ouverture.

*Vous avez continué à écrire des nouvelles ?*

J'en ai écrit une que j'ai envoyée à un concours. Quelque temps après, j'ai eu la surprise de recevoir un prix. C'était une nouvelle très dure sur le suicide que je n'ai d'ailleurs jamais publiée. Au début que j'écrivais, je traitais les thèmes avec beaucoup plus d'audace. Je me penchais sans détours sur la mort, le suicide. Parfois je suis sidérée d'y repenser. Comment pouvais-je savoir tout ça ? Comment pouvais-je avoir eu de telles expériences à l'âge de vingt-deux ans ? Quand je suis arrivée à Genève, je me suis mise à écrire sérieusement. A cette époque-là j'étais physicienne et je travaillais quinze heures par jour. C'était très dur. J'étais loin de chez moi,

à partir de leur plus récent ouvrage

A la rencontre des auteures

seule en Europe. Et j'ai commencé à écrire toutes les nuits tout en allant à mon travail le lendemain matin. Mais j'avais l'impression que si je n'écrivais pas, je deviendrais folle. Je n'écrivais pas pour être publiée. Ce qui allait être mon premier livre ne fut en fait publié que cinq ans plus tard, après un autre.

*Il s'agit d'un roman ?*

Non, ce sont deux longues nouvelles qui se passent à Genève. Dans la première, on marche dans les rues de la ville. Tout se passe en l'espace d'une nuit. Il y a vingt-trois parties. On fait un retour en arrière sur la vie d'une femme à Istanbul et puis on revient à Genève. C'est une femme borgne. Elle marche dans le noir et elle se souvient, elle se souvient du début de son adolescence. Elle est en exil et sans qu'on sache jamais de quel exil il s'agit ni quel est son problème avec son œil, sauf que c'est une maladie. Je l'ai utilisé comme métaphore. J'ai introduit de nombreux détails concernant la souffrance que cela représente d'être borgne, les odeurs et tout le reste. Il y a cette nuit, la première fois qu'elle marche après avoir perdu son œil... Son autre œil se fatigue tant qu'elle en devient presque aveugle. Elle a marché toute la nuit comme un fantôme et elle se sent très laide. Ce texte s'appelle « Dans le monde d'un œil perdu ». Elle se rappelle un homme qu'elle a aimé. Rien n'est ni noir ni blanc. L'homme l'aimait probablement plus qu'elle ne l'aimait. C'est l'histoire d'une femme turque en Europe. Elle est opprimée sexuellement. L'œil qu'elle a perdu symbolise le désir qu'elle a perdu. Elle écrit une nouvelle sur Michelle, un personnage très libre, qui est son contraire, son double aussi d'une certaine manière. A la fin, elle traverse un pont les yeux fermés et s'approche d'une lumière et devient presque un fantôme. Puis elle entre dans le quartier chaud de Genève où elle assiste à la mort d'une femme qui est cette Michelle. Elle se souvient alors d'un rêve dans lequel l'homme qu'elle aimait lui revient.

*Est-ce que c'est difficile d'écrire sur les femmes et le désir en Turquie ?*

C'est une question très délicate. Je dirais qu'on peut écrire prati-

## RENCONTRE ENTRE CÉCILE OUMHANI ET ASLI ERDOGAN

quement ce qu'on veut. Il y a très peu de scènes vraiment érotiques ou de sexe dans mes livres. Peut-être trop peu, je pense. C'est sans doute une forme d'autocensure. J'ai une mauvaise image de moi si j'écris des scènes de sexe trop « hard », ce qui fait pourtant partie de la vie de tout le monde. C'est lié à ce que je suis, à la société turque. Il y a eu quelque chose de schizophrène dans mon éducation. J'ai été envoyée dans cette école américaine à l'âge de dix ans. J'y ai lu la littérature européenne et américaine. Mais je vivais dans une famille turque. Mon père était communiste et à la maison, il se comportait comme un tyran. Ma mère est une femme cultivée. Elle est économiste. Et mon père l'a souvent battue sous mes yeux. Il a même essayé de la tuer. Je crois que mon écriture a été influencée par tous ces conflits, cette schizophrénie. A quinze ans, j'ai décidé de devenir féministe après avoir lu Simone de Beauvoir. J'ai aussi décidé que je ne voulais pas rester vierge. Et pourtant je n'arrivais pas avoir de relations sexuelles parce qu'il y avait tant de peur en moi. J'ai dû essayer avec plusieurs hommes.

*Etre ou ne pas être vierge en Turquie aujourd'hui, c'est encore une question tabou ?*

Oui, la Turquie est un pays de contrastes. Il y a un îlot pour l'intelligentsia mais le reste représente 90% du pays et beaucoup d'hommes veulent que leur femme soit vierge. Et quand j'ai informé ma mère de ma décision, elle a dit qu'elle allait me gifler. Elle serait gênée aujourd'hui si je lui rappelais cette remarque. Les choses ont changé en Turquie ces vingt dernières années. En Turquie de l'Est, des jeunes filles kurdes sont tuées parce qu'elles sont sorties avec un homme. Encore aujourd'hui... Parce qu'elles sont allées au café ! Mais parmi les intellectuels, c'est comme à New York. Et ils sont peut-être même encore plus décadents d'une certaine manière.

*Et la deuxième nouvelle de ce premier livre écrit à Genève ?*

Elle est meilleure que la première, je pense. Elle concerne un homme. Le « Je » renvoie à un homme de quarante-deux ans. Il est à Genève et il essaie de voir le Mont-Blanc, mais il n'y arrive pas parce qu'il y a du

à partir de leur plus récent ouvrage

A la rencontre des auteures

brouillard. Cela se passe le 21 décembre. Il ne cesse de penser à Istanbul, de se rappeler ce jour-là un an avant. Le lecteur voyage à travers les yeux de cet homme, en taxi dans les bidonvilles d'Istanbul. C'est le soir, un soir de neige, de fonte des neiges à Istanbul, ce qui est très laid, parce qu'alors tout est plein de boue. Il pense à une femme et à la mort. Il assiste à la mort d'un chaton écrasé par une voiture et encore d'autres scènes très violentes. Il ne cesse de penser à cette femme. Je l'ai créée à travers une série d'images : le jour où ils se sont rencontrés, sa manière de danser, une scène de sexe et puis une grande dispute entre eux. Ce n'est pas tant une histoire d'amour qu'un portrait. Et il se rend compte qu'il vit avec sa femme depuis douze ans. Elle est beaucoup plus jeune que lui. Elle a un enfant. Elle a un cancer et elle va mourir. Elle attend la mort. Elle sort de son appartement et prend des taxis. Il y a aussi cette lettre qu'il porte sur lui. Et à la fin, tout à fait à la fin, il ouvre la lettre et on entend la voix de la femme. C'est un beau texte qu'elle a écrit sur la mort et l'amour. S'agit-il de la femme qu'il se représente ? On n'en est pas sûr. A la fin, elle craque et le supplie de revenir à elle, de ne pas la laisser, parce que tout le monde l'a abandonnée. Il rentre chez lui par une nuit de clair de lune. Il voit cette femme et il se rend compte qu'elle est morte. Mais en réalité il ne rentre pas chez lui. Il observe d'étranges rituels que de petits garçons sont en train d'accomplir. Puis il baisse les yeux et voit qu'ils sont en train d'essayer de sauver la vie d'un petit chien par leurs prières. C'est un écho du chat. Et les yeux de la femme sont toujours là. En fait la femme est en train de mourir à ce moment précis. Il observe une autre cérémonie. Tout le monde est réuni. Son voyage continue encore un an. A la fin de l'histoire il y a de l'espoir. J'ai réintroduit la femme encore très malade, alors qu'elle est sur le point de mourir. Il se rend compte à quel point elle est heureuse quand elle danse. Puis elle se retourne et il voit qu'elle est en train de pleurer. Il décide alors de partir en Amérique du Sud. Pour moi c'est un signe d'espoir parce qu'il se raccroche à la vie.

*Le thème des yeux semble jouer un rôle important dans votre écriture. Dans votre roman, il est aussi question des yeux de Özgür.*

J'avais oublié Özgür mais il y a aussi beaucoup d'autres référen-

## RENCONTRE ENTRE CÉCILE OUMHANI ET ASLI ERDOGAN

ces. Dans la première nouvelle, c'est un choix conscient de ma part, l'œil comme symbole de la religion, du passé et du présent. Tout pourrait se centrer sur l'œil. Peut-être est-ce un cliché mais on dit que l'œil est aussi la porte de l'âme. D'un autre côté, mes personnages ont toujours une très mauvaise vue, ce qui est mon cas. Ils sont à moitié aveugles, ils marchent dans l'obscurité, ils cherchent leur chemin. C'est un voyage à la fois intérieur et extérieur. En un sens, Özgür est aveugle. Dans une autre de mes nouvelles, il y a six femmes dans un sanatorium d'Allemagne et elles marchent dans la forêt. La forêt s'anime de toutes sortes de vies et l'atmosphère se fait très lourde et oppressante.

*La jungle joue un grand rôle dans votre roman. La jungle et la ville de Rio ont beaucoup en commun.*

La jungle est aussi présente dans le personnage d'Özgür. La ville est aussi importante qu'Özgür. Ce sont deux partenaires qui sont prises dans le même jeu fatal. L'une essaie de se cacher et l'autre essaie de tuer. Ce qu'Özgür décrit devient la réalité mais elle ne voit bien que ce qu'elle veut voir. Pourquoi faut-il que ce soit toujours la violence, la mort et la faim ? C'est une ville immense, pleine de gens. Elle est d'une certaine manière le reflet de Özgür elle-même. Quand elle meurt, il y a réunification : Özgür et la réalité, Özgür et la terre.

*Vous ne considérez donc pas sa mort comme une défaite ?*

J'ai laissé cela ouvert, parce qu'il ne s'agit pas d'une mort tragique. On ne pleure pas pour elle. C'est comme un cercle qui se referme, comme une transformation. On peut donner deux réponses à cela. A un certain niveau, sa mort relève du mythe. Elle doit mourir, c'est la fin de sa vie. Mais en réalité, la vie n'est jamais finie et c'est donc aussi une défaite. Sa mort est à la fois normale et absurde, inutile aussi. Elle ne cherche pas à échapper à la mort alors qu'elle l'aurait pu.

*Pourriez-vous me parler de Özgür et Ö, ces deux personnages qui existent*

à partir de leur plus récent ouvrage

A la rencontre des auteures

*à deux niveaux différents de l'histoire ?*

En écrivant ce livre, je pensais au mythe d'Orphée. Özgür est très proche d'Orphée et Ö est une référence à Eurydice. On perd beaucoup avec la traduction parce que Ö est la première lettre de beaucoup de mots en turc : *ölüm* qui veut dire mort, *özni* qui veut dire le sujet, comme je, tu... et *öteki* qui veut dire l'autre. Donc Özgür et Ö ont une relation très compliquée. Elle est comme elle-même. Özgür est mariée à elle-même avec Ö. Mais en même temps, c'est une autre personne. C'est aussi sa mort, l'ombre qui l'emporte vers sa propre mort. Et elle essaie de sauver Ö de la mort, comme dans Orphée et Eurydice. J'ai introduit ce mythe non pas comme histoire d'amour, mais pour représenter le créateur et sa créature. Elle ne peut la sauver parce qu'elle-même est mortelle. Le moment où elle se retourne est une allusion à Orphée qui se retourne et perd ainsi Eurydice. Pourquoi s'est-elle retournée ? Elle a vu son propre destin de mortelle. C'est peut-être la raison pour laquelle elle n'a pas cherché à s'échapper : elle s'est rendu compte qu'elle était mortelle.

*Et bien sûr il y a ce lien avec le roman, l'écriture du roman qui est représentée à travers Ö ?*

Oui, le mythe d'Orphée. Je voulais que Özgür soit une sorte d'Orphée. Avec cette musique qui lui ouvre la porte du royaume des morts. Et j'ai mis l'écriture à la place. Je me posais cette question : l'écriture est-elle libération de soi ? Özgür essaie de se libérer de la ville et de se purifier. C'est toujours comme cela qu'on a décrit l'art. Et Özgür est libre du moment où elle a fini d'écrire son livre. Özgür signifie aussi libre en turc. C'est un nom à la fois masculin et féminin. Ce pourrait être un homme ou une femme. Pendant les soixante premières pages, certains lecteurs pensent qu'il s'agit d'un homme.

*Le personnage principal pourrait être un homme ou une femme ?*

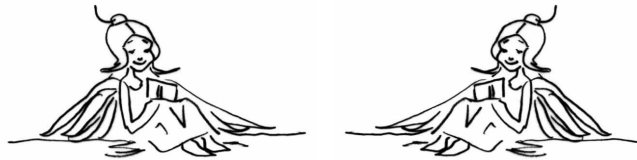
Özgür est bisexuelle, non pas dans ses orientations mais dans sa façon de parler. Je ne sais pas ce qu'il en reste dans la traduction. Elle

## RENCONTRE ENTRE CÉCILE OUMHANI ET ASLI ERDOGAN

emploie une langue à la fois très classique et poétique aussi bien que l'argot et des métaphores parfois très masculines, parfois très féminines. Avec ces deux personnages, j'ai aussi pensé aux dieux de la mort et de la résurrection, qui présentent toujours des traits bisexuels. Je voulais que Özgür soit comme eux. Certains passages auraient pu être écrits par un homme, comme ceux où elle décrit les femmes. Cela me plaisait de parler avec une voix d'homme. Sans doute parce que les femmes sont toujours décrites par les hommes. Ces traditions selon lesquelles les femmes existent à travers le regard des hommes sont tellement ancrées. Et il y a ce conflit, celui de la femme qui aspire au statut de sujet. Être écrivain, c'est être un « Je ». Mais elle en paie le prix, en perdant un œil, en mourant, en devenant l'objet de sa propre histoire. En ce sens, il fallait que Özgür soit une femme, une femme essayant de devenir un sujet. C'est ce que je ressens profondément. Venant de Turquie, j'ai constaté que chaque effort dans ma vie, chaque combat que j'ai mené pour la liberté se payait très chèrement. Pas seulement pour les femmes turques... Peut-être avons-nous l'avantage de le ressentir de façon plus aiguë que les Européennes parce que nous sommes confrontées à des formes d'oppression plus brutales.

Propos recueillis en anglais et traduits par Cécile Oumhani.

“ L'entretien ci-dessus a été réalisé en juin 2003 lors d'une première rencontre avec elle, alors que je venais d'achever la lecture du roman qu'elle m'avait envoyé. Je ne la connaissais encore que de nom. La nouvelle qui suit vous permettra de la découvrir.”



à partir de leur plus récent ouvrage

A la rencontre des auteures